

n'agit point par la parole, ne reste-t-il pas d'ailleurs la force active de la prière et de la pénitence ?

Que personne donc ne se croie dispensé de travailler à cette œuvre à cause de la nature du terrain qu'il cultive. Il n'est pas de sol si stérile où les soins assidus du laboureur ne puissent faire naître et mûrir quelques bons épis. De même, il n'est pas de région si ingrate, si infidèle, qui ne puisse fournir des vocations.

L'expérience est, sur ce point comme partout, pleine d'enseignements. Telle paroisse qui, sous un pasteur indifférent, n'avait fourni aucune vocation sacerdotale, voit bientôt surgir, sous l'action d'un prêtre zélé, de nombreuses et fortes vocations. Dans tel collège, il était inouï qu'il sortît un prêtre ou un religieux : la direction change, l'esprit chrétien se ranime, et, aussitôt, chaque année voit cueillir une petite moisson d'âmes pour l'apostolat.

D'où vient que tout change dès que les hommes changent ? Souvenez-vous de ce que nous avons dit sur la part de l'homme. Dieu a semé partout des germes de vocation : il n'en lève que là où le travail de l'homme permet aux desseins de Dieu d'aboutir. Aussi dirai-je sans crainte : « Si les vocations pullulent autour de vous, bénissez le ciel, et soyez rassuré sur l'éducation que vous donnez ; si le sol reste aride et infructueux, désirez-vous de vous-même et cherchez en quoi pêche votre ministère. »

CHAPITRE II

DES MOYENS

DE FAIRE NAÎTRE DANS LES ENFANTS L'ATTRAIT
DE LA VOCATION

Je prie le lecteur de bien saisir la pensée qui va diriger tout ce chapitre. Je ne parle point des enfants qui ont déjà été reçus dans les petits séminaires et les noviciats : pour eux, le premier pas est fait, puisqu'ils ont exprimé formellement le désir du sacerdoce ou de la vie religieuse. Plus loin nous verrons comment il faut consolider et développer en eux la vocation. — Il s'agit ici des enfants qui n'ont encore manifesté aucune velléité de ce genre : ce sont les enfants de nos écoles, de nos patronages, de nos catéchismes, de nos collèges. Quels moyens devront prendre les maîtres pour faire naître dans quelques-unes de ces âmes l'amour de la vie sacerdotale ou religieuse ?

Ne perdons point de vue qu'il s'agit d'une œuvre toute surnaturelle, où Dieu doit avoir la première et la plus grande part. Il n'est donc point permis d'user de moyens purement humains : excluons toute pression exercée sur les enfants, toute sollicitation, toute séduction produite par l'appât d'avantages qui ne seraient pas surnaturels. Dieu ne peut bénir cette action indiscreète. De ces âmes trompées ou violen-

tées on ne doit attendre ni de bons prêtres ni de bons religieux.

Le problème se pose de la manière suivante : Quels moyens faut-il prendre pour que le germe de la vocation lève dans les âmes où il a été déposé par la main de Dieu ? Evidemment, c'est une question de culture, et cette culture consiste à donner à la terre des âmes des conditions si propices que tout germe existant puisse se développer. Quelles seront donc ces conditions propices ? Comme je parle spécialement ici pour les éducateurs, j'en marquerai six : la prière, la pénitence, la sainteté personnelle du maître, la bonne discipline des classes, la direction chrétienne des classes, la piété dans les écoliers.

La prière du maître.

Comment ne mettrais-je pas en première ligne le moyen même que le Sauveur nous a recommandé ? « La moisson est abondante, dit-il, et les ouvriers sont rares ; priez donc le maître du champ qu'il envoie des travailleurs dans sa moisson. »

Or, ce puissant moyen, peut-être est-ce celui que nous prenons le moins. « Jusqu'ici, disait Jésus, vous n'avez rien demandé. » — « Vous n'obtenez rien, disait l'apôtre saint Jacques aux premiers fidèles, parce que vous demandez mal. » Je crains que nous n'ayons jamais sérieusement demandé à Dieu des vocations.

Oh ! sans doute, nous avons dit bien des formules

de prières, nous avons voulu gagner bien des indulgences, nous avons eu dans chaque journée bien des heures pour la piété ; mais, en fait, avons-nous prié ? Les formules sont bonnes, les indulgences sont excellentes, je dirai même que notre religion a besoin de se soutenir par des formules, de se stimuler par le désir des indulgences ; mais qui ne sait qu'on peut avoir tout cela et pourtant ne pas prier, qu'un religieux peut exécuter par routine tous ses exercices et pourtant n'avoir rien demandé ?

La prière est un élan de l'âme vers Dieu ; l'âme, une fois arrivée jusqu'à Dieu, frappe à la porte de son cœur ; dans ce cœur qui s'ouvre infailliblement, elle expose ses désirs, elle épanche ses peines, elle puise la grâce dans sa source ; puis elle redescend forte et les mains pleines vers la terre ; ce qu'elle voulait, elle l'a pris. Pour que cette mystérieuse ascension s'accomplisse, il n'est pas nécessaire que la sensibilité se mette de la partie : la foi pure ouvre le chemin, la volonté y marche avec assurance. C'est cela qu'on appelle la prière, et c'est cette prière qui a reçu cette belle promesse : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'aurez. »

Dites-moi si c'est ainsi que vous priez. Si, trop souvent, vous n'avez dit vos prières que mécaniquement et sans désir précis, désormais montez vers Dieu avec une intention bien déterminée : quand vous aurez chassé le vague de vos prières, vous éprouverez la puissante efficacité de vos supplications. Eh bien, que tous les jours votre cahier de demandes

porte cette prière : « Seigneur, envoyez des ouvriers dans votre champ. Les ennemis ravagent la moisson, suscitez des hommes qui la défendent et qui la recueillent. Dans cette famille d'enfants que vous avez confiée à mes soins, marquez ceux que vous avez choisis, afin que, les connaissant, je les prépare dès leurs jeunes années à travailler pour vous. »

Quels résultats produirait cette prière ! D'abord jamais une vraie prière ne demeure sans effet ; parfois nous n'en voyons pas le fruit, mais soyez sûr qu'aucune parole suppliante ne demeure stérile. Ensuite cet élan de votre âme en Dieu vous transfigure et vous sanctifie. Il y a une différence très saillante entre le religieux qui prie et le religieux qui ne dit que des formules : le premier est un foyer de vie divine, le second est froid et purement humain ; près du premier les âmes s'échauffent et s'ouvrent à la grâce, près du second aucune poussée de vie ne se déclare.

La pénitence.

Plus puissante encore que la prière est l'intervention de la pénitence. Car, la générosité de Dieu est proportionnée à la générosité de nos désirs et de nos demandes : c'est par une sorte de violence que nous prenons possession du royaume de Dieu, de toutes les faveurs divines en général. Or la pénitence est la plus expressive manifestation des états de notre âme. Des désirs qui vont jusqu'à la parole nous coûtent peu. Mais des désirs qui nous arment des fouets

de la pénitence et qui nous font sillonner notre chair des vestiges de notre ferveur ; mais des désirs qui nous rendent forts contre nous-mêmes et nous font vaincre nos répugnances, résister à nos entraînements, pratiquer des devoirs pénibles, supporter les défauts du prochain, de tels désirs partent évidemment d'un cœur plus fortement saisi. A ce signe Dieu reconnaît la vivacité de nos aspirations ; à ces marques de la prière, il ne peut rien refuser.

Aussi ne suis-je pas surpris de l'empire qu'exercent sur Dieu les âmes pénitentes. Dans les communautés, tandis que les autres se remuent, elles sont les vrais agents du bien qui s'opère. Pour obtenir des vocations, je compterais plus sur le religieux humble, caché, appliqué à des fonctions sans éclat, qui se mortifie courageusement, que sur le maître brillant qui se fait admirer de ses élèves. De tout temps, la foi nous a portés à croire à ces influences mystérieuses de l'héroïsme ignoré sur les plus grandes œuvres.

On m'a cité un religieux qui jeûne chaque semaine, qui porte le cilice et se donne de sanglantes disciplines pour obtenir que Dieu multiplie les vocations. Un autre offre toutes ses peines, tous ses travaux, toutes ses humiliations, pour la même fin. Un autre, simple frère de la cuisine, ne cesse pas de présenter à Dieu les fatigues de son emploi dans la même intention. Les uns et les autres me paraissent concourir par une activité très réelle à l'œuvre des vocations. Car, enfin, pour que l'enfant vienne à vous, il

faut que Dieu lui parle au cœur; pour que Dieu lui parle, il faut qu'une intercession puissante agisse; or il n'est pas de plus sûre intercession que celle de l'humilité et de la pénitence.

N'enviez donc rien à vos frères, vous que votre situation semble mettre en dehors des œuvres de votre communauté. Que vous soyez retenus par la maladie, distraits par des travaux matériels, ou absorbés par des emplois administratifs, il vous reste, pour agir, la prière et la pénitence. Vous ferez plus par la souffrance que par la parole : pratiquez donc un apostolat si efficace.

La sainteté personnelle du maître.

Attraits de la sainteté.

J'ai à peine besoin de vous faire remarquer la puissante action de ce moyen, car l'expérience de tous les siècles en donne assez la preuve. On peut affirmer, d'une façon générale, qu'une Congrégation est d'autant plus recherchée que les membres en sont plus fervents. Quand on demandait au jeune Louis de Gonzague pour quel motif il avait choisi la Compagnie de Jésus, il répondait qu'il avait été attiré par la sainte austérité des premiers Pères. Saint Benoît, réfugié dans une grotte déserte pour se soustraire aux regards des hommes, y est poursuivi par des centaines de disciples qui veulent apprendre de lui les fortes leçons de la vertu. Vous savez avec quelle sévère discipline saint Bernard faisait l'éducation

religieuse des moines de Clairvaux; cette discipline même fut l'attrait qui conduisit à Clairvaux tout un peuple de postulants. Essayons de comprendre le mystère des secrètes et efficaces influences de la sainteté sur les vocations.

J'en trouve d'abord l'explication dans les dispositions intimes de ceux que la grâce pousse à la vie religieuse. Les élus marqués de Dieu peuvent hésiter un instant peut-être en face du sacrifice : on ne se sépare point du monde sans produire dans son âme de douloureuses déchirures. Mais, une fois que la résolution est prise, une fois que l'acte est consommé, pourquoi voudrait-on rester à mi-chemin? « Si je me donne à Dieu, je veux me donner tout entier; si je romps avec le siècle, je veux me procurer toutes les joies du complet renoncement. » Ainsi raisonne celui qui, sincèrement, répond à l'appel de Dieu. Dans cet état d'âme, je comprends qu'il ambitionne de vivre là où règne la plus franche ferveur.

Concluez de là quels appâts vous devez présenter aux âmes pour les gagner; choisissez entre ceux du plaisir et ceux de la pénitence. Si vous parlez des avantages temporels, des joies sensibles, des consolations humaines qui se goûtent dans votre position, on vous répondra : « Quant à opter pour le plaisir, je préfère le monde; pour celui qui veut jouir, votre vie n'a rien qui amuse, elle a trop d'épines sous ses roses. » Croyez-moi, toutes ces avances sont trop peu pour les âmes sensuelles, elles sont une pierre de scandale pour les âmes vertueuses. A ces âmes

avidés de sainteté et de dévouement montrez plutôt les bienfaisantes rigueurs d'une règle sérieuse et sanctifiante; je vous dis que cette amorce prend le plus d'âmes, et que vous pouvez compter sur les âmes qui s'y laissent prendre.

Dieu rayonnant dans les saints.

Au reste, c'est Dieu même qui rayonne à travers les saints. Qui n'a senti les douces influences de la sainteté? Qui n'a senti son cœur plus chaud, son esprit plus éclairé, ses passions plus calmes, ses désirs plus chastes et son zèle plus ardent dans la société des hommes vertueux? L'histoire raconte que jamais personne n'approchait sainte Catherine de Sienna sans devenir meilleur; de même jamais l'enfant ne fréquente un saint prêtre, un maître plein de Dieu, sans être épris du désir de l'imiter et de s'attacher à lui. Quelle en est la cause? Est-ce la récompense que Dieu donne à la vertu? Est-ce l'impression produite par la vue d'un front paisible, d'un regard plein de bonté, d'un sourire plein de mansuétude, d'un corps assujéti par la pénitence, d'une démarche bien réglée? Je ne sais; peut-être est-ce tout cela à la fois.

Tout prêche en effet dans le saint. Sa physionomie n'a rien de vulgaire: transfigurée par le commerce habituel de Dieu et la pratique de l'héroïsme, elle a pris quelque chose d'artistique qui frappe au premier abord, et dont les deux traits principaux sont une paix divine et un courage surhumain. De ses lèvres

tombent des paroles qui sont reçues comme des oracles dictés par la sagesse d'en haut; toujours inspirées par la foi, elles tracent en toute occasion le chemin du bien moral. Son cœur est un foyer de miséricorde, qui ne cesse d'appliquer ses mains aux œuvres de la charité. Donc cette impression de la sainteté, vague au premier abord, se précise par l'analyse et se montre procédant d'actes sensibles dans lesquels s'exprime la vertu intérieure.

Ce sont ces signes sensibles qui touchent les âmes, qui les gagnent à la pensée du salut personnel et de l'apostolat pour les autres, qui les attirent à la vie religieuse. Dieu veuille vous donner des saints! Lors même qu'ils ne parlent pas, lors même qu'ils sont relégués au second rang, leur vie a une éloquence dont je comprends l'irrésistible force. On dit que le mal est contagieux; le bien l'est aussi. Les saints suscitent des vocations en allumant dans les cœurs d'enfants le désir de la sainteté qu'ils pratiquent.

L'union à Dieu.

Mais ne croyez point qu'on puisse revêtir à son gré les dehors de la sainteté: elle n'éclate au dehors que si elle règne au dedans. Comment faire pour l'établir au dedans?

Il faut d'abord la puiser dans sa source même. C'est ce qui s'opère par la communion habituelle de nos âmes avec Dieu. De quelque nom qu'on l'appelle, recueillement, *union à Dieu*, esprit de foi, présence de Dieu, cette communion consiste dans une

dépendance constante de la grâce. Comme un enfant qui, pour assurer sa marche, tient toujours la main de sa mère, ainsi l'âme recueillie ne cesse de s'attacher à Dieu. De cette façon, l'âme participe à la lumière et à la force de l'Esprit divin : ce n'est plus elle qui pense, qui parle, qui agit, mais c'est Jésus-Christ même qui forme ses pensées, qui inspire ses paroles, qui dirige ses actes. Faut-il s'étonner qu'un religieux en qui passe de la sorte la vie de Dieu soit fécond dans ses œuvres, et apparaisse tout transfiguré aux yeux des hommes ?

Mais ne vous méprenez pas sur la nature et la pratique du recueillement : entendu comme il convient, il ne rend pas maussade, il n'interrompt pas les affaires, il ne divise pas l'homme. Il consiste à faire pénétrer dans tous les détails de notre vie l'élément surnaturel. Si je compare nos exercices spirituels aux repas qui restaurent nos forces physiques, je dirai que le recueillement ressemble à la respiration. Plongés dans une atmosphère pure, nous aspirons par le jeu continu de nos poumons l'air vivifiant : l'acte se fait spontanément, sans que nous y pensions, sans que nous interrompions aucun travail. Qu'ainsi votre âme respire en Dieu le vrai milieu qui nous sanctifie : que rien n'arrête ce va-et-vient de vos aspirations. Activez-en le mouvement par des oraisons jaculatoires, par des élans fréquents du cœur : lors même que vous n'y pensez pas explicitement, Dieu reste encore le souffle qui vous anime.

C'est une grave illusion de croire qu'il y a en vous deux vies juxtaposées, la vie du religieux qui prie, et la vie du professeur qui travaille. De même qu'il n'y a qu'un homme en vous, il n'y a aussi qu'une vie. Aux heures de prière, la pensée de vos travaux n'est pas une distraction qu'il faut chasser : au contraire, parlez-en à Dieu, car c'est de cela qu'il faut vous entretenir avec lui. Au milieu de votre travail, la pensée de Dieu n'est point non plus une suspension de votre activité : c'est la visite d'un maître dont le regard vous stimule et vous ranime. « Marchez ainsi devant Dieu, et vous serez parfait. »

Les vertus solides.

L'âme constamment soumise à l'influence divine par le recueillement ne peut manquer de pratiquer les *vertus solides*. On appelle ainsi les vertus qui nous détachent du monde et des choses qu'aime le monde. Parmi les choses qu'aime le monde, il y en a de criminelles, il y en a de futiles. Que votre cœur soit également fermé aux unes et aux autres.

Que votre cœur soit d'abord fermé au péché. Sans doute, bien des fautes légères échapperont à votre fragilité : mais avec les fautes graves et bien réfléchies il ne faut jamais transiger : ayez pour principe que « la mort vaut mieux que la souillure. » Outre que Dieu se retire de l'âme pécheresse et frappe ses œuvres de stérilité, il naît promptement dans le religieux infidèle un dégoût de sa vocation, une horreur du devoir, qui frappe même les esprits les

moins pénétrants. On dirait que le cœur gâté empoisonne l'atmosphère qui l'entoure, tandis que le cœur sain répand autour de lui « le suave parfum du Christ-Jésus ». Comment, dans un milieu vicié, les vocations pourraient-elles se développer ?

Sans aller jusque-là, le prêtre ou le religieux peut aimer du monde les choses futiles et les plaisirs frivoles : les nouvelles, certains spectacles, les satisfactions sensuelles du goût, les relations légères, les conversations curieuses, etc.... La recherche de tous ces vains amusements témoigne d'un cœur à qui son héritage religieux ne suffit pas. Qu'il est difficile alors de remplir tous ses devoirs avec application, de garder une parfaite réserve dans ses paroles, de ne pas trahir au dehors par des signes évidents l'ennui qui ronge le dedans ! Et si les enfants voient que votre vocation vous pèse, comment voudraient-ils embrasser ce qui leur apparaît comme un esclavage ? Surtout s'il vous échappait des paroles de plainte, de regret, de critique, vous étoufferiez dans les âmes les germes mêmes qui auraient déjà commencé à s'y faire jour.

Loin de moi la pensée d'éteindre en vous ce qu'on appelle l'humanité. Oh ! gardez un cœur d'homme : il le faut, soit pour comprendre les hommes, soit pour vous intéresser aux affaires des hommes, soit pour être accessible aux sentiments de la compassion envers les hommes. Que tout homme sente, en vous approchant, que vous avez élargi et non rétréci la nature, que vous avez agrandi et non anéanti l'être

humain. Ce sont les désirs inquiets, les petites passions troublantes, tous ces parasites qui dévorent le meilleur de notre substance, que je vous conjure de ne pas laisser prendre en vous leur développement.

L'amour de la vocation.

Ainsi détaché de tout ce qui tue la vie et de tout ce qui enchaîne les facultés, je suis sûr que vous *aimerez votre vocation* et que vous remplirez bien les devoirs de votre ministère. Alors les enfants verront que votre vie est grande, puisque vous l'estimez, qu'elle est riche en bonheur, puisque vous y paraissez heureux.

Or, que veut l'enfant à l'entrée de la vie ? Il veut de la grandeur et du bonheur. Ne blâmons point cette double aspiration : comme elle prend sa racine dans la nature même, elle a Dieu pour auteur : toujours bonne en soi, elle n'est pernicieuse qu'à l'homme qui se trompe d'objet. Puisque l'enfant veut, avant toutes choses, se créer, même en cette vie, une position honorable et heureuse, il n'enviera votre sort que s'il y découvre de l'honneur et des joies. Comment découvrira-t-il ces deux éléments, sinon à travers les actes de votre vie ?

De tous les moyens que vous avez de révéler vos sentiments par rapport à votre vocation, je n'en connais pas de plus efficace que l'obéissance à vos règles. Et croyez bien qu'il ne suffit pas de sauver les apparences, de veiller sur vous pour qu'aucune

infidélité ne vous échappe devant les enfants. Par une disposition voulue de Dieu, nous trahissons par tous nos actes nos états intérieurs : en celui qui n'a pas le cœur à l'obéissance, les actes extérieurs sont toujours plus ou moins gâtés. A voir un fruit par le de dehors, un regard exercé ne saurait-il pas si le ver l'a piqué au dedans ? Eh bien, puisque l'enfant, à qui rien n'est caché, voit par vos actes jusqu'au fond de votre âme, il sait si votre vie vous est douce ou si elle vous pèse, il sait si elle a votre estime ou si elle a vos regrets : suivant ce qu'il sent, il sera attiré ou repoussé. Si l'attrait l'emporte, le germe divin de la vocation pourra éclore ; si l'éloignement domine, une vocation même éclore pourrait se flétrir.

La charité fraternelle.

Pour accroître et conserver en vous l'estime et l'amour de votre vocation, rien n'importe autant que la *charité fraternelle*. Dans les charmes de la vie commune, toutes les douleurs s'apaisent, toutes les tempêtes se dissipent, tous les fardeaux s'allègent. Je ne connais point de ministère qui n'expose à de nombreuses et cuisantes peines : peut-être sont-elles plus continues et plus pénétrantes dans les œuvres d'éducation que partout ailleurs. Au travailleur, las du labeur, la vie de famille est un précieux réconfort et un délicieux asile. En même temps que les douces de la vie commune vous rendront la joie, elles feront dire à ceux qui vous voient cette parole qu'on disait des premiers chrétiens : « Voyez comme ils

s'aiment ! » Être heureux et le paraître : puissant moyen d'agir sur les âmes.

Mais c'est un grand art que de vivre heureux, que de faire des heureux, en communauté. Je n'en ferai la preuve ni par l'expérience ni par la raison : chacun sait que c'est la pierre de touche de la vraie sainteté. Cela suppose en effet la pratique de la plus parfaite et de la plus constante mortification. Car la maxime qui règle la vie commune a pour formule : « Souffrir tout de tout le monde, et ne rien faire souffrir à personne. »

Souffrir tout de tout le monde, ce n'est pas faiblesse, mais bien héroïsme. Ce sont les faibles qui se blessent des procédés, qui se montrent susceptibles devant les paroles piquantes, qui gardent le souvenir et tirent de petites vengeances des injures qu'ils croient avoir reçues. Ce sont les forts, au contraire, qui rendent le bien pour le mal, qui souffrent sans se plaindre, qui sourient à ceux qui leur ont manqué, qui se gardent bien de relever les fautes de leurs frères. Aussi l'apôtre saint Paul recommandait-il le support mutuel comme la vertu fondamentale du christianisme ; se supporter les uns les autres, c'est la première conséquence de ce précepte du Maître : « Aimez-vous les uns les autres. » Si vous n'êtes pas encore invulnérable, si les paroles et les actes du prochain blessent votre sensibilité, du moins sachez donc retenir votre humeur, n'éclatez pas en reproches, ne faites pas sentir qu'on vous a froissé, évitez les critiques acerbes et les railleries malignes. N'est-

il pas plus glorieux à vous de souffrir un petit martyre du cœur que de l'infliger aux autres ? Celui qui sait souffrir et se taire est un vrai trésor de paix et d'union pour les communautés.

Ne rien donner à souffrir.

Vous serez bien plus sûr encore de supprimer tous les tiraillements et tous les malaises, si vous vous proposez de ne rien donner à souffrir à personne. Cela est difficile sans doute : car souvent on blesse les gens susceptibles par les actes mêmes qui étaient destinés à leur faire plaisir. Cependant proposez-vous d'être pour tous une source de joie. Souvenez-vous que l'aumône dont l'homme a le plus besoin est celle du bonheur : donnez cette aumône à pleines mains. Dans ce but, ayez un mot aimable pour tous vos frères. Que chacun sente que vous êtes à lui, que vous l'aimez sincèrement, que vous n'êtes pris dans aucune cabale. Prêtez-vous aux désirs des autres, soit pour rendre service, soit pour prendre à l'occasion un divertissement utile. Dans leurs peines et leurs maladies, soyez doucement empressé et dévoué.

Dans cette complaisance, il faut assurément vous garder de toute faiblesse : ainsi ce serait faiblesse de favoriser l'humeur des autres, d'entrer dans leurs passions et leurs complots. Quant ils ont tort, ayez le courage de ne pas les suivre, et dites-leur doucement la vérité. Il faut, avec un égal soin, éviter les prévenances affectées qui fatiguent : dans l'exer-

cice même de la charité, la discrétion doit régner.

Cette charité ne doit point se borner aux membres de la communauté : elle doit s'étendre à toutes les personnes du dehors. Que chez vous il ne soit jamais dit de mal de personne, et on ne se défiera point de vous. Tout ce qui fomenterait la division entre les ouvriers de la même cause doit être supprimé. Quel scandale ne serait-ce pas que le clergé d'une paroisse et une communauté religieuse fussent en opposition ! Que chacun travaille à faire cesser l'antagonisme. A supposer que vos efforts soient infructueux, il vous reste encore à garder la charité dans vos paroles et dans vos actes. Dans ce genre de luttes, le vainqueur est celui qui le premier rend les armes.

Me suis-je égaré en vous parlant si longuement de la sainteté des maîtres ? Je ne le pense pas : car, il est d'expérience que rien n'est si nuisible au recrutement des vocations que la vie défectueuse et terre-à-terre des maîtres de la jeunesse. En prenant votre essor dans les hautes régions de la sainteté, vous provoquerez, comme l'aigle, vos petits à voler après vous.

La bonne discipline des classes.

Lorsque la semence a été confiée à la terre, il ne suffit pas que le soleil se lève sur les sillons, qu'il les enveloppe de sa douce chaleur ; il faut aussi que le grain ne soit pas dévoré par quelque ver caché. De même, ce serait trop peu de projeter sur les âmes

l'exemple de votre vertu, si vous ne les garantissiez en même temps des désordres qui peuvent les atteindre. Voilà pourquoi je vous signale la bonne discipline des classes comme ayant une grande importance dans l'œuvre des vocations.

La discipline, c'est la règle, c'est l'ordre, c'est la bonne tenue. Que tout soit bien rangé sous votre main, les âmes seront heureuses, les âmes se développeront. Que le désordre règne, aussitôt tout se disloque, les âmes souffrent, les vices pullulent. En effet, les passions naissantes des enfants sont comme autant d'animaux sauvages qu'il faut dompter par la force : si on leur lâche la bride, elles sont capables de tous les excès. La faiblesse du maître se reconnaît promptement : en classe, ses élèves se dissipent et n'exécutent pas le travail commandé ; dans la rue, ils se montrent insolents ; ils sont insubordonnés à la maison paternelle ; la société voit en eux des mal-fauteurs en germe. De ce petit peuple d'indisciplinés et de paresseux, quelles recrues pourriez-vous attendre pour la vie religieuse et pour les œuvres de zèle ? Je ne me m'éloignerai donc pas de mon sujet en vous rappelant les moyens de maintenir la discipline dans l'œuvre que vous dirigez, catéchisme, classe ou patronage.

Se faire obéir.

Le premier caractère de la discipline, c'est l'obéissance au maître : qu'il soit obéi quand il commande le silence, quand il impose un travail, quand il répri-

mande un écolier ; qu'il soit respectueusement écouté dans les avis qu'il donne et dans les leçons qu'il explique.

Cette domination du maître sur ses élèves est difficile à acquérir. Bon nombre d'éducateurs échouent dans leurs efforts, parce qu'ils ne savent pas imposer leur autorité. Pourrions-nous découvrir le secret d'exercer cet empire et cette fascination qui tient les âmes en respect ? Ce n'est pas la sévérité ; car souvent elle exaspère au lieu de corriger. Ce n'est pas la bonté, car souvent elle ferme les yeux sur les vices au lieu de les réprimander. C'est la fermeté du caractère qui dompte les enfants.

Réfléchissez un instant, et vous verrez clairement que l'autorité dans les maîtres est un effet de la fermeté : car la fermeté est la constance de la force. Le maître ferme est celui qui ne se laisse jamais vaincre par l'enfant. Prenons des exemples. — Vous êtes en classe, votre regard rencontre des élèves qui se dissipent : aussitôt il hésite, il se détourne ; chaque fois que votre œil revient au foyer du désordre, il trahit votre embarras et votre faiblesse ; l'enfant s'en aperçoit, il s'enhardit dans sa faute. Il espère l'impunité, il cède tout à fait à son caprice. Vous intervenez alors, par une punition sévère peut-être : c'est trop tard, déjà l'écolier a pris pied sur vous. — Soit, vous avez puni ; mais le pensum une fois imposé, vous n'y pensez plus, ou bien vous n'en réclamez que faiblement l'exécution, vous le pardonnez à la fin pour n'être pas vaincu : en réalité, ce sont là autant

de défaites ; le peu d'assurance que vous témoignez achève de ruiner votre autorité. — Vous imposez des travaux, mais vous n'exigez pas qu'ils soient intégralement faits, vous laissez en paix ceux qui les négligent ; vous posez des lois dont l'énoncé est précis, mais il est toujours aisé de s'y dérober ; vous aviez fait des plans d'étude, mais vous ne les suivez pas, et vous flottez au gré de votre caprice ou des désirs de vos écoliers. En tout cela vous paraissez sans vigueur, versatile, accommodant à tout. Tenant les rênes avec des mains si débiles, comment auriez-vous la prétention de conduire votre classe ?

Vous voulez de la discipline, je le sais : eh bien, ayez de l'esprit de suite et de la fermeté. Que votre regard ne soit point timide, que votre parole ne soit point hésitante, que vos décisions ne soient point changeantes : pour prix de l'effort, vous aurez la bonne tenue de vos élèves, vous aurez aussi leur bon esprit, vous ne vous lasserez pas dans votre travail.

Éviter la dureté.

Gardez-vous bien, sous prétexte d'autorité, de tomber dans la dureté. Il faut que l'obéissance soit douce sous votre sceptre. Ce n'est pas à la crainte servile que vous devez amener vos élèves, c'est dans une respectueuse affection que vous devez les élever.

Certains maîtres, je le sais, sont d'odieux tyrans pour leurs écoliers : ils ne se souviennent pas assez qu'ils sont pères, et que cette paternité même est une condition de succès dans l'éducation. Autrefois,

armés d'une verge sévère, ils frappaient les enfants ; aujourd'hui qu'ils sont retenus par la loi, ils les accablent de pensums. Je veux croire que jamais l'injustice ou la mauvaise humeur ne dicte ces châtements. La justice même, poussée à ses dernières limites, n'est-elle pas odieuse ? Oh ! croyez qu'il est bon de savoir pardonner à propos : la faiblesse consiste à détourner les yeux devant une faute, à ne pas tenir ce qu'on avait annoncé ; le pardon ne procède pas de la faiblesse, mais de la générosité du cœur. Le maître ferme a-t-il bien souvent l'occasion de punir ? N'est-ce pas le maître faible qui s'arme, souvent sans succès, de la fêrule qui se fait haïr ?

Se faire haïr, pour un maître, c'est compromettre tout le fruit de son travail, c'est parfois compromettre aussi toute l'œuvre. Or, je le dis avec tristesse, il y a des maîtres chrétiens qui se font détester, qui ne sont obéis que sous mille malédictions, qui ne versent que fiel dans l'âme des enfants. Sous de tels éducateurs, les cœurs se resserrent et s'aigrissent, on attend comme une délivrance la sortie de cette classe, l'éloignement de cette maison. Il ne peut être question de formation morale : à plus forte raison ne saurait-il être question de vocation. Quand un esprit de ce genre devient général dans une classe, ne vous hâtez pas d'accuser vos élèves, frappez-vous plutôt la poitrine et voyez par où vous péchez. Des individus peuvent être irréductibles par nature ; lorsqu'une classe entière est irritée, la cause doit être en dehors d'elle.